

# LES PIÈCES NOUVELLES

## Le Beau Métier

M. Henri Clerc a été d'abord un de ces fonctionnaires utiles, importants et inconnus qui eussent fait exécuter les clauses financières du traité de Versailles si les politiciens ne les en avaient empêchés. A ce moment, personne ne s'occupait de lui. Ensuite, il occupa ses loisirs à écrire des pièces de théâtre, et l'une d'elle, *l'Autoritaire*, ayant eu un vif succès dans les deux mondes, son nom devint un petit peu plus connu. Mais ensuite, pour des raisons qui ne nous appartiennent pas, il devint maire d'Aix-les-Bains, et c'est à ce titre qu'il a présidé ces jours passés au mariage de l'Aga-Khan. Alors, ce fut la gloire: la renommée aux cent bouches a publié le nom immortel de M. Clerc, qui avait joué un rôle capital dans une si belle cérémonie.

144

C'est pourquoi, ayant éprouvé diverses fortunes, M. Clerc a pesé, comme l'Ecclésiaste, le néant des vanités humaines; et l'on peut dire qu'il utilise sa profession numéro deux à déclarer le bienfait de sa profession numéro un.

M. Clerc a réussi dans un seul ouvrage deux tours de force. D'abord, au point de vue du métier, il a su mener une pièce attachante sans intrigue amoureuse; le sentiment n'est nullement proscrit dans le *Beau métier*; il apporte une note discrète et tendre, mais il reste à une place subordonnée.

Ensuite, au point de vue de la morale, M. Clerc a réussi à intéresser presque sans prêcher avec une pièce dont le personnage essentiel est un honnête homme.

C'est si rare, cette note devient si exceptionnelle sur nos scènes qu'on trouve presque que ce n'est pas naturel. Quoi donc, un cours de morale civique? Les intentions sont bonnes, mais que peut valoir la pièce en pareil cas?

M. Gide a prétendu un jour qu'on ne pouvait faire de bonne littérature qu'avec de mauvais sentiments, ceux-ci seuls éveillant les passions. En dépit de toute l'intelligence critique de M. Gide, qui est grande quand il s'agit du détail, son mauvais génie (au sens ancien de démon) l'emporte à contre-humanité. Un lettré comme M. Gide est obligé pour les besoins de sa thèse d'oublier simplement la littérature inspirée par l'héroïsme, le sacrifice, la pureté, la sainteté. Eschyle avec *Cornéille*, la *Chanson de Roland* entre *Antigone* et *Polyeucte*, mais n'allons pas tomber dans le piège et défoncer une porte ouverte. Si M. Gide n'avait pas voulu trop prouver précisément parce qu'il prêchait ce jour-là *pro domo*, il eût reconnu comme tout le monde que, si le prêche est ennuyeux partout hors de la chaire, et parfois même dans la chaire, il n'est rien au contraire qui exalte et soutienne mieux l'esprit, que les sentiments non pas même sublimes, mais simplement nobles, comme l'amour du métier, qui peut d'ailleurs être poussé jusqu'au devoir sublime. Tandis qu'au contraire le vice et le mal laissent toujours leur tare sur le cœur et sur l'esprit, M. Gide, vérifiant sur ce point le juste arrêt de Boileau et La Fontaine, ajouterait: *exemplum ut talpa*.

Même au degré inférieur, c'est toujours une belle chose que l'amour du métier, et c'est lui qui inspirait jadis aux simples artisans l'œuvre de choix qu'on appelait le chef-d'œuvre, qui était une forme de l'art, et qu'on serait sans doute en peine de justifier par aucun mauvais sentiment. On ne dira pas que cet amour ait inspiré cette fois à M. Clerc un chef-d'œuvre, ni même son chef-d'œuvre, et l'*Autoritaire* était plus concentré et plus pressant. Est-ce parce que le métier que célèbre M. Clerc, celui du fonctionnaire des finances, n'est pas très pittoresque ni exaltant? Non, certes, car, au contraire le héros du *Beau Métier* se trouve mêlé à ces vastes affaires qui peuvent toujours nourrir une pièce.

On objectera que le personnage choisi n'est précisément pas un des maîtres de l'état, mais de ceux que leur nature voue au rôle des confidentes. Mais le cours des temps veut que ce soient ces confidentes qui tiennent nécessairement aujourd'hui le premier rôle dans les états dont les maîtres sont des fantoches sans volonté, puissance ni durée. Ils passent, hésitent et ne bougent, tandis que les confidentes restent en scène. C'est même ce désordre qui fait tout le ressort de la pièce. Seulement, il faut y voir ou une tragédie, car les Etats ainsi menés vont aux abîmes, ou une farce car un tel ridicule relève de la plaisanterie tant qu'on peut espérer éviter la culbute. M. Clerc a choisi le mode intermédiaire, parce qu'il croit que l'Etat pourra encore subsister grâce à cette armature de commis passionnés et désintéressés. Cependant, la conclusion de la pièce montre que, nourri dans le sérail, ses illusions ne sont pas très tenaces; les politiciens arrivent toujours à faire sauter le commis dont l'honnêteté les gênait. On a bien peur que M. Clerc ait montré juste l'inverse de ce qu'il souhaitait, et c'est peut-être l'inconvénient de ces ouvrages entre deux tons.

Mais quels vastes et importants sujets évoque le destin de ce haut fonctionnaire à qui un Etat qui jette l'argent par les fenêtres donne juste ce qu'il faut pour vivre décentement, alors que, mêlé par sa fonction aux grandes affaires, il est de toutes les façons sollicité et tenté. De toutes les façons: directement, par ceux qui lui font des offres d'autant plus redoutables qu'elles sont mesurées sur son caractère; on ne lui propose pas en face un pot de vin, on lui laisse seulement entendre qu'un puissant financier l'emploierait et reconnaîtrait mieux ses mérites que ne fait l'Etat, non pas même en échange d'une complaisance, mais simplement de son silence dans une affaire dont il est malaisé de découvrir à première vue si elle est bonne ou mauvaise. Ceci est très bien agencé et observé, on voit que M. Clerc a passé par la carrière.

Puis, en dehors de cette génératrice constante, ce sont d'innombrables tentations indirectes qui viennent s'ajouter. Un

144

Le passe-droit vient blesser chez le fonctionnaire l'orgueil légitime et le sentiment de la justice en même temps qu'il lui rappelle qu'on ne peut rien espérer du régime absurde qui emploie pour une négociation délicate un fantoche dont le seul mérite est d'être bien avec ses messieurs, alors que dans les mêmes conditions il a multiplié une fois précédente les erreurs dangereuses que l'homme du métier a dû réparer. Puis c'est la famille qui se ligue pour solliciter, regretter que son chef s'obstine dans une honnêteté inflexible, alors que la moindre souplesse permettrait de sortir de la médiocrité. Que ces influences convergent un jour, en un point par un assemblage dont l'invention est parfaitement licite à l'auteur dramatique et qui n'outré pas du tout la vraisemblance, l'honnête homme est tenté, presque ébranlé. Mais un hasard, combiné et amené de façon ingénieuse et plaisante, le fixe sur la valeur de l'affaire à propos de laquelle on veut acheter son silence. Alors, il n'hésite plus, et ce n'est pas seulement son honnêteté qui le détermine, c'est toute une tradition de vertu et de sacrifice ancrée chez les serviteurs d'un Etat qui subsiste à travers la folie, la sottise et le désordre parce qu'il existait déjà et qu'il était déjà servi et assuré par des honnêtes gens au temps de Charlemagne.

Seulement, durera-t-il toujours, durera-t-il longtemps ? M. Clerc montre au dénoûment les puissances du mal chassant l'honnête homme : on lui donne un poste de choix pour se débarrasser de lui. Le régime arrivera-t-il à placer partout ses souples créatures ? La dure critique de M. Clerc porte d'autant plus qu'elle est plus modérée et qu'il est plus autorisé.

Les deux rôles principaux sont tenus par M. Arquillière avec une autorité rude, par Mme Briey avec une autorité tendre.

**Lucien DUBECH.**